

Bulletin de la Société historique de Bellechasse
Vol. 14, No 1, C.P. 96, Saint-Lazare GOR 3J0



Rang 4 Sud, Saint-Nazaire

Conseil d'administration de la Société historique de Bellechasse

Conrad Paré, président : 887-3238
Monique Breteau, vice-présidente : 837-1901
Roger Patry, trésorier : 837-0899
André Beaudoin, secrétaire : 642-5343 abeaudoinshb@hotmail.com
Léopold Duquette : 887-3004 iduquette@megaquebec.com
Lise Fleury-Gosselin, membership : 887-6030 fleuryl@globetrotter.net
Christian Proulx : 887-3652 christian.proulx @ ramq.qc.ca

Membres honoraires

0001 Arthur Labrie
0019 Benoît Lacroix
0003 Rosaire St-Pierre
0006 André Beaudoin
0008 Claude Lachance
0016 Femand Breton
0038 Claudette Breton

Notre page couverture

Cabane à sucre Wilbrod Marceau
rang 4, Saint-Nazaire.
Du 23 juin 2002 au 30 juin 2002, Saint-
Nazaire convie les membres de la Société
historique de Bellechasse à un rendez-
vous avec l'histoire.

erritoire de la Société historique de Bellechasse : Armagh, Beaumont,

Buckland, Honfleur, La Durantaye, Saint-Anselme, Saint-Camille, Saint-Charles, Sainte-Claire,
Saint-Damien, Saint-Gervais, Saint-Henri, Saint-Lazare, Saint-Léon-de-Standon, Saint-
Magloire, Saint-Malachie, Saint-Michel, Saint-Nazaire, Saint-Nérée, Saint-Philémon, Saint-
Sainte-Sabine, Saint-Vallier.

Responsable de la rédaction : André Beaudoin - Collaboration : Charles-Henri Bélanger,
Roger Patry, Léopold Duquette - Relecture : Charles-Henri Bélanger, Louise Bélanger.
Inscription et renouvellement : Lise Fleury- Gosselin

Les textes publiés dans ce bulletin sont la responsabilité de leur auteur. Le masculin est utilisé sans aucune discrimination et uniquement dans le but d'alléger le texte. La rédaction se réserve le droit d'adapter les textes pour leur publication. Sauf exception, *Au fil des ans* est publié quatre fois l'an. La Société historique de Bellechasse, incorporée en 1985, est membre de la *Fédération des sociétés d'histoire du Québec*.

Cotisation annuelle ; 15 \$

Adresse postale : C.P. 96, Saint-Lazare GOR 3J0

Hiver 2002

Sommaire

Sommaire 2

Mot de la rédaction 3

Assemblée annuelle 4

Bienvenue Saint-Henri

Au fil des ans est heureux de souhaiter la bienvenue à Saint-Henri au sein de la grande famille bellechassoise. 5

Nos archives familiales Stenio Patry et Anna Sylvain 8

Une entreprise familiale Les Duchesneau d'Armagh 10

Un mot de remerciement 13

Cet été

Cet été, à Saint-Nazaire et à Saint-Camille, des milliers de visiteurs vont renouer avec un riche patrimoine historique. 14

Généalogie les Audet 16

Saint-Camille : le destin tragique d'un marin

Les archives à *"Au fil des ans"* permettent parfois de recouper certains événements historiques. Le destin tragique d'Ephrem Audet, de Saint-Camille, au cours de la Seconde Guerre mondiale, c'est aussi le destin de deux résidants originaires de Saint-Vallier. 18

De Saint-Camille à Saint-Nazaire 20

Un souvenir d'enfance

Gilbert Bruneau, nouveau membre de la SHB résidant à Saint-Malachie et natif de Saint-Nazaire, partage avec nous un souvenir d'enfance. 21

Cyprien Lacroix 23

Deux réunions de familles Duquet(te) 27

Mots codés 30

Au fil des mois 31



Hiver 2002

Un appel à tous

Gilbert Bruneau, professeur à la retraite résidant à Saint-Malachie, prépare présentement un article sur son expérience de travail dans un champ de betteraves dans la région de Saint-Hyacinthe à l'été 1951. Vous étiez originaire de Lac-Échemin et avec un autre jeune homme natif de Saint-Honoré-de-Shenley, vous aviez travaillé avec Gilbert. Vous vous prénommez peut-être Lionel. Tous trois, vous projetiez de faire un voyage à New York. Gilbert Bruneau devait finalement risquer seul l'aventure. Votre témoignage pourrait contribuer à enrichir l'article de Gilbert.

Mot de la rédaction

Par André Beaudoin

Il est de tradition d'offrir à nos membres un bulletin thématique qui conclut nos quatre parutions régulières. Noël en Bellechasse, présence amérindienne en Bellechasse, franco-américains d'origine bellechassoise, moulins ancestraux, vie des travailleurs forestiers : autant de sujets qui ont été traités avec succès. Je profite de l'occasion pour annoncer que la prochaine thématique sera consacrée à la motorisation : voitures antiques, snowmobiles, motos, camions, etc. Un sujet riche et prometteur. Nous vous invitons à nous faire connaître vos suggestions.

***Une mention spéciale à
Mme Lise Fleury-Gosselin
pour Vexcellence de son
travail et Vintérêt qu'elle
porte aux objectifs de la
SHB.***

En attendant, c'est sous le signe de la diversité que s'ouvre cette première parution de 2002. Il nous fait d'abord plaisir de souhaiter la bienvenue à la municipalité de Saint-Henri qui a joint la MRC de Bellechasse le 1^{er} janvier 2002. *Au fil des ans* souligne cet heureux événement par une courte introduction historique et, comme

le petit dernier est souvent le plus chouchuté, nous aurons l'occasion, au cours d'une parution ultérieure, vraisemblablement à la fin de l'été, de revenir dans cette coquette localité, très riche en histoire.

2002 marque également les centennaires respectifs de Saint-Camille et de Saint-Nazaire. *Au fil des ans* souligne ces anniversaires en consacrant trois articles à ces deux paroisses, qui présentent un profil socio-économique s'apparentant. Quant à la géographie physique, les deux territoires recèlent leur charme propre. Saint-Nazaire, comme nous le savons, se caractérise par sa topographie typiquement appalachienne et Saint-Camille, plus en contraste, se distingue par un territoire qui rappelle parfois les belles terres du nord de Bellechasse.

Bref, tous les goûts sont dans la nature et, côté nature, ces deux localités ont énormément à offrir aux milliers de personnes qui les visiteront l'été prochain.

Cette 49^e parution d'*^w fil des ans* est complétée par différents articles très intéressants : voir notre sommaire. Par ailleurs, le jeu **Mots codés** semble avoir été adopté par nos membres, ce qui est encourageant, d'autant plus qu'il s'agit d'une formule inédite. En terminant, quelques mots sur notre 50^e parution qui sera soulignée de façon exceptionnelle à la mi-juin. Au sommaire : de nombreux articles couvrant les premières années à *'Au fil des ans*. Nous avons privilégié les auteurs ou collaborateurs les plus constants : Charles-Henri Bélanger, Aline Bemier-Asselin, Fernand Breton, Jean-François Caron, Roger Patry et Yves Turgeon.

Notre cinquantième parution, une excellente occasion de redécouvrir quelques-uns des meilleurs articles d'une revue de plus en plus présente au des gens de Bellechasse.

Assemblée générale annuelle

Par la présente, vous êtes convoqués à l'Assemblée générale annuelle de la Société historique de Bellechasse qui aura lieu le 28 avril 2002, à 3 heures, à la salle des Chevaliers de Colomb, avenue Commerciale, Saint-Charles.

Ordre du jour

1. Constatation du quorum (minimum de 12 membres en règle)
2. Ouverture de l'assemblée et mot de bienvenue
3. Nomination d'un président et d'un secrétaire d'assemblée
4. Lecture et adoption de l'ordre du jour
5. Lecture et adoption du procès-verbal de la dernière assemblée annuelle
6. Lecture et adoption des états financiers du dernier exercice financier
7. Nomination d'un vérificateur pour 2002
8. Rapport du président
9. Ratification des décisions prises par le C.A. lors de la dernière année
10. Élection des nouveaux administrateurs
11. Discussion et période de questions sur l'orientation générale de la SHB
12. Recommandation du conseil d'administration de porter la cotisation annuelle de la SHB de 15\$ à 20\$.
13. Varia
14. Clôture de la réunion

C'est dans une ambiance conviviale que la Société historique 41 Bellechasse invite ses membres à sa 12^e assemblée annuelle. Vous aurez l'occasion de faire le tour du propriétaire de notre nouveau local permanent. Un repas froid sera servi après la réunion.

C'était à Saint-Raphaël. Un an déjà !

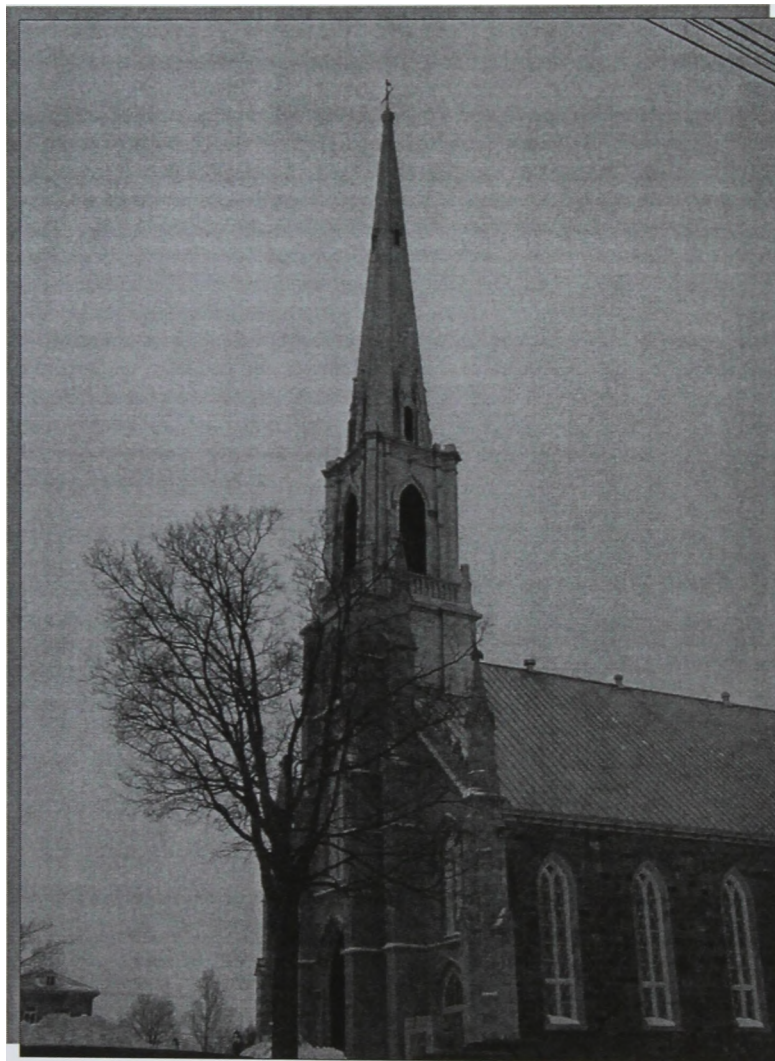


Robert Fradet et Fernand Breton, respectivement président et secrétaire d'élection du conseil d'administration

Bienvenue Saint-Henri

Par André Beaudoin

Le 1^{er} janvier 2002, la municipalité de Saint-Henri est devenue officiellement partie intégrante du territoire de la MRC de Bellechasse. La Société historique de Bellechasse et *Au fil des ans* sont heureux de souhaiter la bienvenue aux résidents de Saint-Henri au sein de la grande famille bellechassoise. Pour la Société historique de Bellechasse, la riche histoire de Saint-Henri constitue une source de renouvellement appréciable, car cette localité partage avec Bellechasse de profondes racines généalogiques et historiques.



Hiver 2002

Situation géographique

Située à environ 16 kilomètres de Lévis, la municipalité de Saint-Henri est bornée au sud par le territoire de Saint-Anselme et à l'est par le territoire de Saint-Charles. Elle s'inscrit donc harmonieusement dans le cadre géographique de la nouvelle entité administrative qu'elle a rejointe récemment. Saint-Henri compte tout près de 4000 résidents.

Une riche histoire

Pour le bénéfice de nos membres, nous allons maintenant puiser textuellement aux sources de la monographie de cette paroisse publiée par la Fédération des cercles de fermières, il y a plus d'un demi-siècle.

Premiers colons

En 1715, les premiers colons vinrent s'établir à Saint-Henri. La paroisse se développa des deux côtés à la fois : le long du vieux chemin et du côté de l'est, du Trait-Carré et des Grillades. Le mouvement de migration amena les Belleau dit Larose, les Tardif, Bernier, Bussièrès, Lachance, Blouin, Laflamme, premiers colons du *Vieux chemin*. Du côté du Trait-Carré, venant de Saint-Michel et de Beaumont : les Vermette, Biais, Morin, Fontaine, Dubois, Beauchamps, Blanchet, Nadeau. Également, trois colons venus directement de France : François et René Ménard ainsi que René Fouquet, originaires du diocèse d'Avranches en Normandie.

De Sainte-Foy partit l'essaim le plus considérable. Une seule famille, les Belleau dit Larose, donna sept de ses membres à la nouvelle paroisse. De l'île d'Orléans vinrent les Beloi, Létoumeau, Pépin dit Lachance, Quemeneur dit Laflamme, descendant d'un notaire royal du parlement de Bretagne. Ces colons formèrent le noyau de la population de Saint-Henri, dans la décennie qui s'étend de 1737 à 1747.

La vie religieuse



De 1748 à 1781, la paroisse de Saint-Henri était desservie par voie de mission. Le premier desservant fut l'abbé Mercereau. La première messe fut dite à la résidence des premiers colons par l'abbé Joseph-Marie Morand, le 7 avril 1749. Une trentaine de colons y assistaient : Étienne Fontaine, Antoine Pépin dit Lachance père, Ignace Tardif, Pierre Tardif, Jean Courtois, Pierre Boulet, Augustin Boulet, Ignace Samson fils, Jacques Beaumont, Alexis Blanchet, etc.

On fit connaître au vicaire la grande nécessité où l'on se trouvait des secours spirituels à cause du grand éloignement de l'église. Tous déclarèrent vouloir travailler incessamment à la construction d'un presbytère et d'une chapelle, si l'évêque voulait le leur permettre. La construction était projetée soit sur la terre déjà donnée par le seigneur Charest, en 1745, soit sur une autre terre offerte par un habitant. C'est là la teneur d'une requête signée par l'abbé Morand.

Deux messes annuelles à perpétuité

Le seigneur E. Charest fit le don d'un lot pour la chapelle à raison de deux messes dites chaque année à perpétuité. Le banc seigneurial fut réservé jusqu'en 1824 et, encore au début des années 1950, les deux messes annuelles en mémoire du bienfaiteur étaient dites chaque année. Le 16 avril 1748, Mgr Pontbriand nommait l'abbé Mercereau comme premier curé de la nouvelle paroisse. La construction de la première chapelle, sous le vocable de Sainte-Geneviève, se fit sur une petite colline, tout près des îles, à courte distance des chutes de l'Etchemin. La pierre du premier autel est conservée dans la voûte de l'église actuelle.

La première sépulture fut celle de veuve Paul Boulé, inhumée le 24 mars 1765. Le vieux cimetière, voisin de la chapelle, fut relevé et les corps furent transportés en 1804, sous la présidence du curé Ignace Raphaël Leclerc et du seigneur Caldwell, juge de paix. Le premier mariage, en date du 5 mai 1775, par l'abbé Hubert, desservant, fut celui de Jean Demers et de Véronique Roberge. Le premier baptême fut celui de Henri Lefèbre, le 28 mars 1784.

Deuxième église

Le premier curé résidant, l'abbé Joseph-Marie Vézina, arriva le 1^{er} octobre 1781, année même de la construction du nouveau temple. L'église, bâtie en pierre des champs, mesurait 120 pieds par 40 et était en forme de croix latine. L'entrepreneur, Jean Langevin, l'édifia pour 4800 livres. Le temple était enrichi d'œuvres d'arts de maîtres sculpteurs : Louis Quevillon, Baillargé, Saigrain, Levasseur, Pariseau. Louis Quevillon fut le sculpteur d'un magnifique cierge pascal en bois. La voûte était étoilée d'astres d'or, sur un fond bleu.

Toutes ces pièces intéressantes se retrouvent maintenant en différentes églises auxquelles elles furent données lors de la construction de la troisième église.

L'église actuelle

À cause de l'accroissement de la population, la deuxième église était devenue trop petite. Elle fut malheureusement démolie en 1881. L'église actuelle, commencée en 1869, fut bénite en 1879. Le curé Jacques-Benjamin Grenier (1850 à 1870) en avait conçu les plans. Les travaux furent dirigés par l'architecte Zéphirin Perreault.

Les dimensions de cette église sont de 180 pieds par 65. Son coût total fut de 33 400 \$. Elle est de style gothique et enrichie de plusieurs pièces d'art.

Le roi des nains

Saint-Henri a vu naître le roi des nains : le comte Philippe Nicol. Très populaire auprès des foules, il s'était marié avec une lilliputienne à Lowell, Mass., en novembre 1906. Jamais plus grande foule ne s'était réunie pour la célébration d'un mariage. On vit même de grands magasins et plusieurs manufactures fermer leurs portes pour le temps de la cérémonie. Il vécut à Manchester jusqu'en 1913 et vint alors s'établir à Montréal où il se construisit une résidence princière au numéro 961 Est, rue Rachel. Après vingt années de mariage, le 19 septembre 1926, le couple engendra un fils. A cette époque, le comte et la comtesse Nicol étaient les seuls lilliputiens qui avaient donné naissance à un enfant viable et il put se proclamer le fils du plus petit couple de l'univers. Le comte Nicol était le nain le plus riche du monde, mais il se montrait très charitable. Il est décédé le 26 mai 1940 à l'âge de 58 ans.

Noÿ archCvey famûlcde^

Pcw

Patry

Ils ont vu le jour à la fin du XIXe siècle. Stenio Patry, mon père, naquit le 7 novembre 1887 et ma mère, Anna Sylvain, le 11 novembre 1888. Leur vie ne fut pas marquée de faits extraordinaires, mais refléta la détermination de leurs communs ancêtres. Demeurant dans la



même paroisse, fréquentant la même école, ils devaient unir leur destinée le 9 mai 1908. De leur union allaient naître seize enfants, ce qui était souvent la norme du temps.

Stenio, nom que lui avait donné sa mère, d'après un héros de roman qu'elle lisait, avait suivi très tôt dans la vie, les traces de son grand-père, Louis. Celui-ci lui avait enseigné les rudiments du métier de boucher. Stenio devait continuer ce commerce jusqu'à sa mort survenue près d'un siècle plus tard, le 17 novembre 1982.

Décembre 1954 marquait le centenaire des débuts de ce commerce. Louis avait conçu le projet de bâtir un abattoir sur le terrain qu'il possédait dans le village. Ce terrain était situé sur la rive du ruisseau qui se jette dans le fleuve, du haut d'un cap de plus de 300 pieds de hauteur, le cap de l'Enfer.

Voici comment un journal de l'époque relatait révénement :

En décembre 1854, Louis Patry, de Beaumont, décédé en 1918, à l'âge vénérable de 84 ans, conçut l'idée de se

bâtir un abattoir bien modeste sur le bord du ruisseau qui se jette dans le fleuve Saint-Laurent. A cette époque, l'hygiène et les commodités étaient plutôt rudimentaires. Les clients ne s'en offusquaient pas trop ; le grand air leur donnait de l'appétit et ils ne lésinaient pas sur les prix. Il

Le père Patry achetait parfois jusqu'à 20 bêtes à cornes qu'il conduisait à pied avec ses enfants à travers les rues de la basse-ville jusqu'au traversier.

n'était pas rare en effet de vendre le bifteck à 10 ou 12 cents la livre : les foies de veau, les rognons étaient destinés aux chiens.

Pour s'approvisionner en bétail vivant, le père Patry, comme on l'appelait, en compagnie de l'un de ses fils, voire de petits-fils, partait tôt le matin et, cahin-caha, se rendait à Québec, au marché des animaux du Palais. Les hommes de 60 ans et plus doivent se souvenir de ce marché, enclos de bêtes à cornes, qui était situé aux alentours des rues des Prairies, Saint-Roch et Vallières.

Le père Patry achetait parfois jusqu'à 20 bêtes à cornes qu'il conduisait à pied avec ses enfants à travers les rues de la basse-ville jusqu'au traversier. Rendus au débarcadère de Lévis, tous reprenaient la marche sur une route poussiéreuse ou boueuse jusqu'au champ de pacage de Beaumont en attendant que les animaux fussent abattus pour la consommation.

Hiver 2002

A-t-on une idée de la misère et de la fatigue harassante endurées pour suivre et diriger ainsi, au pas de course, ces animaux apeurés par le tintamarre des deux ou trois villes à traverser ? Combien de fois l'un de ces animaux ne s'écarta-t-il pas du troupeau entraînant les autres à sa suite vers quelque rue transversale ou encore

F/ est arrivé quelquefois, qu 'une bête effarouchée ir la sirène du ty'aversier saute par-dessus bord mr aller se noyer dans le fleuve.

s 'enfuyant dans les champs en culture de la campagne par les barrières ouvertes ?

Il est arrivé quelquefois qu 'une bête effarouchée par la sirène du traversier saute par-dessus bord pour aller se noyer dans le fleuve. C'était, on le pense bien, une perte totale. Les années se succédaient. Louis Patry, secondé par son épouse et par ses fils vit grossir son entreprise. Les clients devenaient de plus en plus nombreux. Il y en avait même à Lauzon et à Lévis où monsieur Patry se rendait chaque semaine avec sa voiture à quatre roues. De porte en porte, le long de la route, il vendait de la viande à la pesée, à un prix qui, évidemment, ne se compare pas avec les prix actuels.

A sa mort, son commerce passa entre les mains de Stenio Patry, son petit-fils, qui allait plus tard devenir maire de la municipalité, charge qu'il occupa pendant dix ans. Stenio Patry donna un essor considérable au commerce, aidé de sa femme et de ses fils. Il étendit son champ d'action jusqu 'aux paroisses les plus reculées du comté de Bellechasse. La boucherie des premiers temps n'existe plus. À cet endroit, s'élève une jolie maison habitée par sa fille et son gendre. L'abattoir et l'étal ont été améliorés progressivement de manière à satisfaire une clientèle de plus en plus exigeante.

Depuis les débuts de 1954, le commerce est dirigé par le très actif Robert Patry, arrière petit-fils de celui qui avait préparé avec prudence et sûreté les voies du succès. Nous voyons à l 'heure actuelle, en face de l'église de Beaumont, un magnifique étal de boucher, comprenant tout ce que le modernisme peut apporter de plus commode et de plus attrayant, tant pour le commerçant que pour le consommateur. Cette branche de la famille a vraiment mérité dans ce domaine et l'évolution marquée depuis les débuts démontre un esprit de continuité dans les affaires et des qualités de courage et de ténacité peu communes.

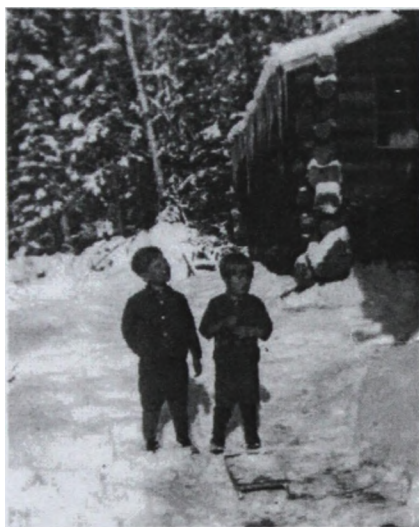


Une entreprise familiale : les Duchesneau d'Armagh

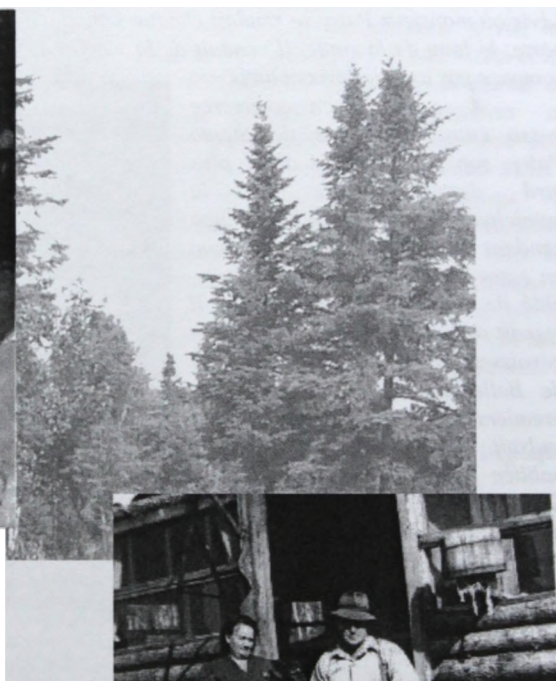
Par André Beaudoin

N.D.L.R. Cet article devait initialement paraître lors de notre dernière parution. Nous nous excusons auprès de la famille Duchesneau pour ce retard.

Pendant des décennies, la municipalité d'Armagh a vécu au rythme des grands chantiers forestiers. Une époque révolue que nous raconte ici M. Harry Duchesneau qui fut maire de cette municipalité de 1986 à 1996.



Harry Duchesneau et son frère Jérôme, vers 1935



Une affaire de famille

Alfred Duchesneau, père d'Harry Duchesneau, a fait chantier dans le Maine, à Windigo, sur la Côte Nord, mais principalement à Clova, en Abitibi. Chez les Duchesneau, la vie en forêt, on avait ça dans le sang puisqu' Oscar et Léonidas, frères d'Alfred, étaient également du métier. Mentionnons également Maurice et Louis Duchesneau, cousins d'Alfred, qui étaient également contractants.

Il faut dire également qu'à cette époque, Armagh comptait de nombreux autres jobbers dont Louis Goulet et Alfred Roy.



Lédéa Roy et Alfred

Une femme remarquable

Les souvenirs qu'évoque Harry Duchesneau nous font connaître une femme remarquable : Lédéa Roy. D'origine américaine du côté maternel, la mère d'Harry Duchesneau vécut l'exigeante condition des chantiers comme cuisinière. Dans les premières années de son mariage, Mme Duchesneau fit 25 milles à cheval pour se rendre dans un chantier de Clayton Lake, dans le Maine. Exploit d'autant plus remarquable qu'elle était enceinte.

Lédéa Roy (que les gens appelaient Lady) fut pour son époux un précieux bras droit. Monsieur Duchesneau raconte que sa mère amenait des vaches et des poules dans les chantiers pour varier le menu. Lédéa Roy écrivait son journal, mais il a malheureusement été détruit. Madame Harry Duchesneau garde de sa belle-mère le souvenir d'une femme sociable et courageuse. Elle est décédée en 1984. Son époux l'avait précédée le 12 février 1967, à l'âge de 62 ans. Son fils Jérôme a continué les opérations forestières jusqu'en 1970.

La mécanisation

Assez exceptionnellement, Harry Duchesneau n'a pas gagné sa vie comme bûcheron. Il se souvient qu'il avait bûché tout au plus une journée. La lame de son sciote était mal aiguisée et, à la fin de sa journée, après une maigre corde de bois comme résultat de son labeur, il avait décidé qu'il gagnerait sa vie moins péniblement. Il était passé sans autre transition, comme camionneur, même s'il n'avait que 15 ans. Les Duchesneau possèdent au plus fort de leur exploitation une douzaine de camions.

En hiver, c'était un métier parfois périlleux, d'autant plus que le jeune homme était



chargé de tester la qualité de la glace. Le camionneur s'avancait lentement, la portière ouverte, et Harry Duchesneau a souvent été obligé de sauter à la dernière minute. Lorsque je lui ai

demandé s'il lui était arrivé de se mouiller, il m'a répondu avec humour : «Tu sais, dans ce temps-là, on court très vite. »

Anecdotes

La vie des travailleurs de la forêt recèle de nombreuses anecdotes et monsieur Duchesneau a bien voulu les partager avec nous. Les deux incidents se déroulèrent en hiver sur la route de Clova et ils résument bien l'esprit de débrouillardise des travailleurs en forêt à cette époque.

Les chevaux

En moyenne, 25 à 30 chevaux é^{en} affectés au charroyage. Sur des surfaces glacées, le robuste animal pouvait tirer des charges impressionnantes. Harry Duchesneau possède dans ses archives familiales une photographie qui nous montre deux sleighs indépendants totalisant plus de onze cordes et quart de bois. Une telle charge était toutefois exceptionnelle. Le métier de charroyeur exigeait une excellente forme physique. L'homme et son cheval entraient très tard le soir.

Un jour, Harry Duchesneau rencontra un résidant de Saint-Nazaire, qui avait de bonnes connaissances en mécanique et qui avait installé un réservoir de fortune sur le toit de son automobile pour éviter que l'essence ne gèle. Dans une autre circonstance, monsieur Duchesneau avait vu comment l'esprit humain peut faire preuve de créativité dans des situations extrêmes. Un travailleur, victime d'une crevaison, avait pu poursuivre sa route en se patentant un ski pour remplacer le pneu endommagé.

Quelques archives photographiques des Duchesneau



Les photographies d'intérieur de camp sont rares. Au premier plan, Femand Beaudoin d'Armagh.



À gauche, Wellie Garant de Saint-Magloire, à droite, Mme Edmond Langlois et au milieu son fils, Laval.



Un des nombreux chantiers des Duchesneau.

***9* merci à nos principaux(^)supporteurs**

de (BeCkchasse

Caisses populaires Desjardins de Bellechasse

(promutueCde (BeCkcfiasse et de (Dorchester

5V). CcLude Lachance, député de (BeCkcfiasse

Grâce à vous. *Au fil des Ans*, de plus en plus au

des Bellechassois

Merci à tous les membres de la Société historique de Bellechasse

L'histoire de Bellechasse vous tient à cœur, pourquoi, ne pas recommander *fil des ans* à un membre de votre famille, à un voisin, à un ami.

Cotisation annuelle 15 \$ membre individuel

20

\$ membre famille

C.P. 96, Saint-Lazare (Bellechasse) GOR 3J0

Mots codés

Réponses de la parution de l'automne 2001

I. Prénom d'un ancien député de Bellechasse au fédéral : Adrien

I. Fêtera son 150^e anniversaire en 2007 : Buckland

I. Nous lui devons, entre autres, la fondation de la Société historique de Bellechasse : Arthur Labrie

• Nom d'une chorale de Bellechasse : Air du temps

J. Nom d'une rue de Saint-Nazaire : Anselme Joiin

]. Le recensement de 1881 nous apprend que le comté de Bellechasse comptait, en 1880, sept personnes Herçant cette profession.; Médecin

Ŧ. Municipalité où se tint l'assemblée annuelle de la SHB en 1992 : Beaumont

]. Arrivèrent en un certain nombre : Acadiens

J. Nom d'une école primaire de la MRC de Bellechasse : École des Méandres

LQ. NonLde famille d'un ancien député de Bellechasse à l'Assemblée nationale : Mercier _____

Saint-Nazaire 1902-2002

*"Du 23 juin 2002 €Ui 30 juin 2002, miUic*i^ de (K^üewià <MMt •tenouen, <wec de^
ùffri<^ue*pte*tt édiéc/uu^ioii, et cat xicAe fuxtüiHouÛte fiAoto^KXfrAù^.*



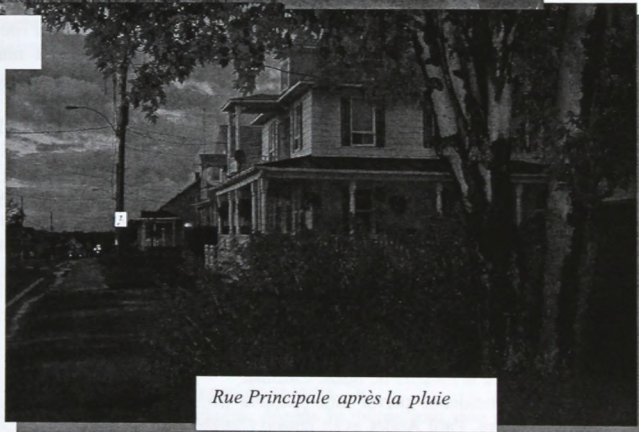
Saint-Camille 1902-2002

*Vu 12 juillet 2002 et 21 juillet 2002 de AmclUe<ieviaitecnAuleU4Aero*trédutic /fow deA
foUfAo^fuitreA<ueAetunnié^fuitniHOucfoAiooc^icfAit.*



Cécile Boucher, Gemma Boucher

Champ d'orge Georges Alexandre



Rue Principale après la pluie

Généalogie : Les Audet

Par André Beaudoin

L'ancêtre Nicolas Audet, dit Lapointe

Nicolas Audet serait né entre 1636 et 1641, dans la paroisse de Saint-Pierre-de-Maillé, évêché de Poitiers, dans le Poitou. Il serait arrivé en terre d'Amérique avant 1664, ce qui fait des Audet une des vieilles familles du Québec.

Portier de Mgr de Laval

Après avoir œuvré quelque temps sur la ferme de Mgr de Laval, qui était aussi seigneur de Beupré et propriétaire d'une partie de l'île d'Orléans, Nicolas Audet est engagé comme portier à l'évêché. Dans la revue *Nos Racines*, nous pouvons lire ; « Jean Madry, premier barbier du roi, vint rendre foi et hommage au seigneur évêque et après avoir sonné une clochette, serait survenu Nicolas Audet, portier au château épiscopal.» Quelque temps auparavant, en sa qualité de seigneur de Beupré, Mgr de Laval avait concédé à Nicolas, trois arpents de front sur le fleuve Saint-Laurent entre les terres de Guy Boivin et Robert Boily.

Cependant, comme pour tout censitaire, malgré l'obligation qui lui est faite de tenir feu et lieu sur l'emplacement qui lui a été concédé, nous avons la surprise de le retrouver, comme nous venons de le voir, au palais épiscopal, en ce 13 octobre 1668. Il semble toutefois que Nicolas fut davantage portier que colon. Finalement, Nicolas Audet décide de fonder un foyer

avec Madeleine Després, fille du roi. Ensuite, il s'installe définitivement sur son lopin de terre à Sainte-Famille. Le couple aura une nombreuse progéniture. La plupart des enfants se marieront à l'île d'Orléans à l'exception de Marguerite qui ira demeurer à Boucherville avec son époux Louis Emery Coderre.

Nicolas Audet avait 59 ans lorsqu'il décéda. Nous apprenons qu'il fut hospitalisé pendant 19 jours consécutifs et, au mois de septembre 1700, les religieuses de l'Hôtel-Dieu de Québec lui prodiguèrent leurs soins attentifs pendant encore 26 autres jours. Il fut inhumé à Saint-Jean, île d'Orléans, le 10 décembre 1700. Son épouse hérita de tous ses biens qui comprenaient une terre de 75 arpents, une maison presque neuve, mesurant 24 pieds de long, une grange et une étable. Madeleine Després survécut douze ans à son mari. Elle fut inhumée le 19 décembre 1712 à l'âge de 56 ans.

Nous allons maintenant voir qu'un descendant de Nicolas Audet fut successivement un pionnier de Saint-Nazaire et de Saint-Camille.



Augustin Audet : de Saint-Nazaire à Saint-Camille

Au cours de l'hiver 2001, un comité de bénévoles entreprit, sous la supervision de Paul Audet, professeur d'histoire à la retraite, une vaste compilation des baptêmes, mariages et sépultures de la localité de Saint-Camille.

Coïncidence parmi tant d'autres dans l'histoire des paroisses de Saint-Camille et de Saint-Nazaire, Paul Audet avait connu Claude Lachance au collège. Or, au cours des années 80, Claude Lachance avait publié un répertoire des baptêmes, mariages et sépultures de Saint-Nazaire

(sa paroisse natale) ainsi que le répertoire des mariages et sépultures de Saint-Léon-de-Standon et de Saint-Malachie, dont la paroisse de Saint-Nazaire s'est détachée en 1902.

Grâce aux recherches menées de part et d'autre dans les deux paroisses, nous avons pu retracer quelques éléments de la biographie d'Augustin Audet, pionnier du rang de la Montagne (4e rang Sud), à Saint-Nazaire. Par ailleurs, Augustin Audet peut être considéré également comme un pionnier de Saint-Camille.

Augustin Audet avait épousé en premières noces, le 17 juillet 1865, à Saint-Malachie, Valentine Trahan. La jeune femme décéda le 14 juillet 1878 et fut inhumée à Saint-Léon-de-Standon. Elle n'avait que 33 ans. Nous notons qu'Auguste Lapointe répond encore à l'époque sous le patronyme Lapointe, ce qui demande une attention particulière pour le généalogiste.

Le 12 juillet 1891, la jeune Georgianna Audet, 24 ans, née de cette première union, va rejoindre sa mère. Dans le registre des sépultures, la jeune femme est toutefois inscrite sous le patronyme Audet. Le 5 août 1879, Augustin Audet épouse en secondes noces, à Saint-Léon-de-Standon, Henriette Goupil.



Lorsqu'il assiste à l'assemblée de fondation de la municipalité de Saint-Nazaire, le 3 mai 1906, Augustin Audet sort de cet anonymat qui fut malheureusement le lot de nombreux pionniers dans bien des paroisses. Détail qui a peut-être son importance, nous notons avec intérêt qu'Augustin Audet est le premier contribuable proposé pour former le nouveau conseil municipal : ce qui est un indice de la confiance dont il jouissait de ses pairs.

Il est possible également qu'Augustin Audet, dont la terre était située sur le territoire de Saint-Léon-de-Standon, ait été proposé parce qu'il s'était fait un des promoteurs de la nouvelle entité municipale. Bref, le raisonnement de nos gens aurait été à peu près le suivant : «Tu as voulu une municipalité Augustin, tu vas en accepter certaines responsabilités.»

Cette hypothèse se trouve renforcée par le fait qu'un autre pionnier du rang voisin, Pierre Goupil, qui demeurait également sur une partie du territoire de Saint-Léon qui allait se rattacher à la nouvelle municipalité de Saint-Nazaire, avait lui aussi été élu conseiller ce jour-là, malgré son jeune âge.

Il faut rappeler qu'à l'époque, la charge s'avérait extrêmement ingrate. Aux aléas traditionnels de la fonction s'ajoutaient les problèmes que représentaient le piètre état du réseau routier, les pertes de temps pour différentes futilités dont le tapage et la lutte aux excès dus à l'alcool.

Les quelques éléments de biographie qui nous sont parvenus nous apprennent qu'Augustin Audet aurait travaillé au premier réseau d'aqueduc de Saint-Léon. Il n'était plus un jeune homme lorsqu'il alla s'établir à Saint-Camille, mais il jouissait probablement encore d'une excellente santé. Il décéda le 7 juin 1930 à l'âge respectable de 88 ans. Pour ce qui est d'Henriette Goupil, épouse d'Augustin Audet, nous retenons le témoignage simple et touchant de sa petite-fille, Irène Audet : «Quand Pit et moi arrivions chez grand-maman, elle était contente de nous voir. Elle nous disait : « Assoyez-vous sur le banc derrière la table. Et elle nous donnait de belles tranches de pain de ménage avec de la crème épaisse ainsi que du sucre d'érable. Cette grand-maman était bien gentille. Elle nous aimait bien et nous aussi. »»

Fait assez inusité Esdras Audet, fils d'Augustin, décéda le même jour que son épouse, Vitaline Goulet, le 5 juillet 1977. Esdras Audet avait hérité du gène de longévité de son père puisqu'il était âgé de 92 ans.

Saint-Camille : le destin tragique d'un marin

La revue d'histoire *Au fil des ans* paraît depuis un peu plus de douze ans à peine et déjà elle commence à générer ses propres archives, ce qui s'avère très utile lorsqu'il s'agit d'aborder un article sous l'éclairage d'informations nouvelles.

C'est ainsi que dans notre toute première parution de l'automne 1989, Fernand Breton consacrait un court article à un de ses oncles, disparu en mer au cours de la Seconde Guerre mondiale.



Un autre président de Saint-Vallier, Alexandre Corriveau, avait également péri lors de ce torpillage.

Or, quelques années plus tard, par l'entremise de la chronique Bellechasse tiré de Toubli, rédigé par Aline Bemier-Asselin, nous apprenions qu'un autre Bellechassois, originaire de Saint-Camille, avait également connu le même destin tragique. Je reproduis d'abord l'article de Fernand Breton.

Il y a 50 ans, c'était la guerre.

L'année 1989 marque le cinquantenaire de la déclaration de la Seconde Guerre mondiale. Les Canadiens y prirent une part active. En fait, plus de 42 000 des nôtres périrent dans ce conflit qui se termina par la défaite de l'Allemagne, de l'Italie et du Japon. Au moins un descendant de Jean Hélie dit Breton y laissa

sa peau. Il s'agit en fait de Jean-Richard Breton, fils de Philippe Breton, frère de Joseph-Paul Breton et oncle de Paul-Émile Breton, tous cultivateurs de Saint-Vallier.

Jean-Richard naquit le 8 décembre 1903 et fut baptisé le même jour à Saint-Vallier. Il était marin à bord du S.S. Samiadoc, navire marchand canadien de mille neuf cent quarante tonneaux, propriété de Cie N.M. Paterson & Sons Ltd de Thunder Bay, Ontario. Le S.S. Samiadoc a été torpillé dans la mer des Caraïbes par le sous-marin allemand U.161, le 14 mars 1942. L'endroit se situe au sud de Porto-Rico, à l'ouest de la Martinique, soit par 15°45' degrés de latitude nord et 65 degrés de longitude ouest. Il fut noté dans le journal de bord du sous-marin allemand que le S.S. Samiadoc sombra en 30 secondes. La dernière lettre que papa reçut de lui au cours de l'hiver 1942 était en provenance de Georgetown en Guyane britannique. Lors de sa disparition, il avait 38 ans, 3 mois. Alexandre Corriveau, également de Saint-Vallier et compagnon de Jean-Richard Breton, connut le même sort.

Nous retrouvons les noms de ces valeureux Valliérois et ceux de leurs compagnons d'infortune sur deux monuments érigés au Canada. Le premier dans un parc adjacent aux bureaux de la Cie N.M. Paterson & Sons Ltd de Thunder Bay, et le deuxième dans le parc Pleasant Point à Halifax.

Nous reproduisons maintenant le court article pam dans la chronique Bellechasse tiré de l'oubli (*Au fil des ans*, printemps 1993).

Saint-Camille : un jeune marin est disparu.

(D.N.C.) Une famille très en vue de notre paroisse vient d'être cruellement éprouvée par la nouvelle de la disparition d'un de ses membres, M. Ephrem Audet, fils de M. et Mme Joseph Audet, marchand, disparu en mer en mars 1942.

Entré en service au mois d'octobre 1941, le jeune marin revint au printemps suivant, au milieu de siens, puis s'embarqua de nouveau au mois de mars 1942, sur le S. S. Samiadoc, navire marchand, où il était employé comme aide-cuisinier. Ce navire périt en mer avec tout son équipage. C'est à la suite d'actives recherches faites par la compagnie et par la Croix-Rouge que la famille vient d'être officiellement avertie par les autorités de cette pénible nouvelle. L'Action catholique



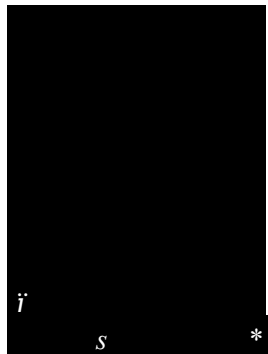
Éphrem Audet était né le 27 mars 1918. Son père Joseph Audet, avait vu son magasin général rasé lors du grand incendie du 22 septembre 1925.

De Saint-Camille à Saint-Nazaire

Par André Beaudoin

Au début des années 30, Mme Gemma Bélanger, de Saint-Camille, se souvenait d'avoir accompagné son père, Dominique Boucher, en voyage d'affaires chez Clermont Pelchat, de Saint-Nazaire. Fromager, commerçant de chevaux, organisateur politique, Clermont Pelchat, visiblement, adorait la caméra. Aussi, les archives photographiques de la famille Pelchat sont-elles remarquables. Clermont Pelchat avait épousé en premières noces Marie-Anna Ferland et, en secondes noces, Emma Lachance, sœur de Nazaire Lachance, premier enfant inscrit au registre des baptêmes de Saint-Nazaire.

D'allégeance politique libérale, Clermont Pelchat était un personnage haut en couleur et il se serait senti à l'aise dans le populaire téléroman *Le temps d'une paix*. Gemma Bélanger se souvient encore, 70 ans plus tard, de sa volubilité, de son charisme. Quant à son épouse, elle la décrit comme une femme d'une grande élégance, ce que visiblement cette photographie confirme.



Clermont Pelchat, que son commerce de chevaux mena jusque dans l'Ouest canadien, allait être un des premiers résidents de Saint-Nazaire à posséder une automobile ainsi que le téléphone. Maire de 1941 à 1951, avant-gardiste, il assista, impuissant, à la fermeture des deux fromageries locales dont la sienne. Sur le plan municipal, vers la même époque, il fut plus heureux et les résidents de Saint-Nazaire lui doivent, entre autres, l'électrification, longtemps attendue en milieu rural, et la modernisation du réseau téléphonique. Clermont Pelchat est décédé le 21 janvier 1975 et son épouse le 11 février 1984. Les Pelchat laissent en héritage archivistique l'une des photos les plus glamour de l'histoire de Saint-Nazaire. Peut-être aussi la meilleure photo parue à ce jour dans *Au fil des ans*.

Un souvenir d'enfance

Par Gilbert Bruneau

N .D.L.R. Gilbert Bruneau est membre de la Société historique de Bellechasse depuis quelques mois. Son père, Joseph Bruneau, avait été maire de Saint-Nazaire durant les difficiles années de la crise économique. Sa mère, Laura Fillion, avait été sage-femme. Elle est également la seule centenaire de l'histoire de Saint-Nazaire.

Comme tous les jeunes, je suppose, rêver était un de mes passe-temps favoris pendant mon enfance. Rêver tout éveillé, j'entends. L'évasion dans laquelle je me réfugiais régulièrement pendant une certaine période de mon enfance vous apparaîtra bizarre et... j'en serai content.

Maintes fois, je m'arrêtais longuement à admirer, en été principalement, ces énormes masses ouateuses qui flottaient au-dessus de nos têtes. Les cumulus exerçaient un attrait très fort sur moi. Je me voyais sautant de l'un à l'autre ou m'endormant dans les blancheurs immaculées.

J'ai bien tenté à quelques reprises de battre l'air de mes bras pour les atteindre mais, très rapidement, je dus me résigner à rester au sol. Alors étemel amateur de hauteur, je me tournai vers une autre énorme masse qui me paraissait si haute et qui me fascinait aussi. A sept ou huit



De gauche à droite : Gilbert, Laura, Joseph, Léa, Constance, Germaine, Rose-Hélène, Donat

ans, peut-être neuf, la grange chez nous, dans le troisième rang à Saint-Nazaire, m'invitait à l'escalader pour profiter d'un panorama superbe.

Comment atteindre le faite ? J'étais si petit ! J'en fis le tour à plusieurs reprises et il devint évident qu'il me faudrait grimper dans les portes colossales qui s'ouvraient sur le fenil à l'arrière. Déjà le ganoué conduisant au deuxième étage et les portes de dix pieds de haut me permettraient, grâce aux travers sur lesquels étaient clouées les planches, d'atteindre le rebord de la couverture.

Recouverte de tôle, ce matériau était, et je le savais, plus glissant que du bardeau. Et aussi plus chaud par une belle journée d'été ensoleillée. Pour monter la pente en tôle du toit, j'imaginai que le faire à reculons m'assurerait de quatre points d'appui. Et la moiteur des mains et des pieds favoriserait une adhérence non négligeable sur la tôle.

Et si par malheur je glissais ! Ca fait haut chuter d'xme telle couverture pour un petit bonhomme. Mais c'était le moindre de mes soucis. Juste à côté des grandes portes du fenil, sur le

sol, à l'arrière de la grange, un amas énorme...Enfin vous savez quoi amortirait totalement ma chute au cas où je dégringolerais.

Alors par une belle journée, de printemps, d'été ou d'automne, je ne sais plus, je passai à l'exécution. Tout se déroula tel que prévu. Rendu sur le faite, il me fallait faire connaître ma victoire. Alors je criai à maman que je savais être dans la maison.

Je vis sortir maman qui me chercha des yeux... au ras du sol, puis plus haut. Si maman a paniqué en me voyant perché si haut, je n'ai pu le déceler, mais il m'est apparu que le moment était sérieux.«Bouge pas de là Ti-Gil, ton père va aller te chercher » que maman me dit. Puis elle s'empressa de trouver mon papa.

Sur la tôle, je refis le trajet à l'inverse, mais toujours sur mes quatre ventouses jusqu'à l'échelle dont mon père avait appuyé les pattes sur le ganoué et le haut contre le bord de la couverture. Aucune gronderie, aucun reproche. Même je soupçonne aujourd'hui qu'un brin de fierté a traversé l'esprit de mon père.

**Photo du haut : Premier rang : Joseph, Germaine, Bernadette, Jeannine Pouhot, Amanda et Anita Bruneau (filles de Florida), Constance, Rose-Hélène Bilodeau.
Deuxième rang : Laura Fillion, Florida Bruneau, Lydia Bruneau**



De gauche à droite : Léa, Bernadette, Germaine, Constance

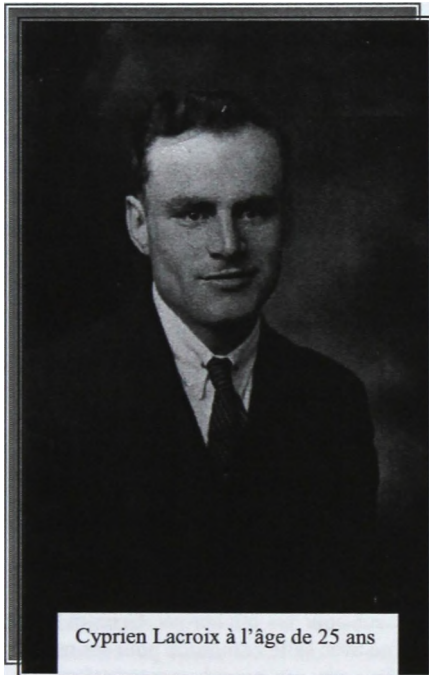
Cyprien Lacroix[^]

Par Dons Harbour

Cyprien Lacroix est né au 2^e rang de Saint-Raphael. Deuxième d'une famille de dix enfants vivants, il est le fils de Paul Lacroix, cultivateur et de Vitaline Desharnais. En 1932-1933, à 17 ans, il s'exile dans les chantiers. C'est le premier départ vers la grande forêt. Son projet est de se rendre en Ontario. Chemin faisant, il voit la route fermée à Rouyn-Noranda où se déroule une grève. D opte donc pour Clova, en Abitibi.

Première saison

Son premier travail met sa détermination à l'épreuve. On lui confie deux chevaux rétifs, non domptés, à conduire au dépôt Olbo, à 53 milles d'où il se trouve, et il devra franchir cette distance en deux jours. S'il réussit, ça va lui donner le droit d'aller rencontrer les « jobbers » de la compagnie, afin de se faire embaucher pour un travail en forêt. D relève le défi et il bûche durant cinq mois le premier hiver. Il travaille à la « job », l'employeur le paie 2 \$ le mille pieds planches pour couper, empiler et étamper ses billes.



Cyprien Lacroix à l'âge de 25 ans

Conditions de vie dans les camps

Des camps très rustiques, des abris de fortune, des espaces réduits. Tout est en bois rond : les murs, les planchers, les lits superposés ; même les tables et les bancs sont faits de bois rond. La nourriture, on ne peut même pas la qualifier de frugale, elle est bien loin de se conformer au guide alimentaire canadien. Elle se résume à peu d'éléments. Les « beans » reviennent souvent au menu. Ce qui fait dire à Cyprien : « On était mal logés et mal nourris ».

On compte de 30 à 40 travailleurs par contremaître. Le chantier ferme pour l'été entre le 10 et le 15 mars. La première année, Cyprien sort en mars avec 300 \$ en poche. Tout fier de posséder ses premiers dollars durement acquis. Trois années semblables se déroulent, sauf qu'à partir de l'année de « bûchage » 1933-1934, il n'a plus à empiler ses billots dans le bois. Ceux-ci seront dorénavant ramassés par des « skidders » qui les amoncelleront le long des chemins.

En forêt, il travaille à forfait et sa tâche consiste à tracer le chemin de coupe ; c'est-à-dire, qu'il abat les arbres et rase les souches sur le chemin de sortie. Il bûche à la « swing », une fois la voie tracée, il couche les arbres de chaque côté du sentier.

Un homme, avec son cheval, vient tirer les billes et les amène aux endroits désignés en vue de la drave, le printemps venu. Avec cette méthode, Cyprien réussit à abattre 4 000 pieds planches par jour. Une telle échelle de mesure sera en vigueur jusqu'en 1938. À partir de 1939, la coupe de bois est comptabilisée en pieds cubes : 1 000 pi³ = 7 mille pieds planches. Ce qui a pour effet de modifier les salaires versés par les jobbers, le mesurage étant différent.

En 1939, c'est aussi sa première drave sur la rivière Grande-Douville, à Clova, jusqu'en 1942. Il est contremaître, maître-draveur. En 1940, pour l'international Papers, on cesse la coupe de bois en billes pour la remplacer exclusivement par la coupe du bois en 4 pieds « pitoune » ou bois de pulpe. On verse 2,50 \$ la corde. Une corde équivaut à 4 pieds de hauteur par 8 pieds de longueur $4 \times 8 \times 4 = 128$ pieds apparents. Pour les travailleurs, ça signifie une baisse de salaire.

De 1942 à 1945, Cyprien est embauché comme bûcheron à longueur d'année pour les moulins à scie environnants : Amos, La Sarre, Barraute, Duparquet. Il en a fait la rotation jusqu'à la fin de la guerre en 1945. Les années 1945 à 1955 sont marquées par un grand vent de changement. On pourrait dire une sorte de révolution au sein des structures de chantier. Des améliorations sont apportées aux conditions de travail. La scie mécanique fait son entrée, la nourriture devient meilleure, les moyens de transport se développent, les routes sont plus carrossables, les camions remplacent les chevaux. Les camps de bois sont remplacés par des roulottes juxtaposées à partir de 1955.

Jobber de chantiers forestiers

En 1945, Cyprien retourne à Clova, en Abitibi. Un nouveau défi s'ouvre devant lui. Désormais, il vivra à longueur d'année dans les chantiers, sauf du 15 juillet au 15 août où il pourra visiter les siens. Il devient « jobber » entrepreneur de camps. Avec une équipe de cinq hommes, il part bâtir les campements à l'endroit désigné par les surintendants de chantiers, pour la saison qui vient. Ses frères Emile et Jean-Eudes l'accompagnent.

Les camps sont construits en bois rond cloué à des poteaux aux quatre coins. Seuls les murs sont en billes. On se sert de planches pour les plafonds, pour les planchers et pour les toitures. La compagnie fournit tout le matériel nécessaire et, pour les hommes, un montant convenu se répartit entre les membres de l'équipe.



Les bâtiments, sur le site du campement, logent tout le personnel requis, pour une coupe de 10 000 cordes. On prendra trois semaines pour monter les camps. Les contrats sont donnés pour des coupes de 10 000 ou 20 000 cordes. Des alignements de camps se dressent pour les bûcherons. Ceux-ci sont une cinquantaine par camp. De plus, on trouve là une cuisine avec salle commune pour les repas, un abri pour le commis-magasinier, un autre pour les mesureurs, un pour le contremaître, un entrepôt pour les aliments des hommes ; un autre, la « grainerie », pour l'alimentation des chevaux, une écurie assez éloignée des autres bâtiments afin de ne pas contaminer la source d'eau potable.

Pendant des années, il construit deux campements par année : un pour la saison hivernale et un autre pour l'été. Et ce, jusqu'en 1950. Les campements achevés, il s'engage pour bûcher à forfait, là où il trouve à louer ses services, au dernier campement qu'il vient de construire ailleurs.

Foreman à temps plein en forêt

En 1950-1952, il sera foreman à plein temps pour des coupes de 20 000 cordes. L'entrepreneur lui délègue les postes d'autorité. Il est responsable de l'application des règlements au chantier. D visite les hommes au travail, donne les ordres, tranche les litiges. Aucune chicane n'est tolérée, ni aucune boisson, sinon le travailleur est expulsé. L'application de sa tâche demande un bon jugement. Et son salaire mensuel s'élève au double de celui du bûcheron.

De 1946 à 1952, le printemps venu, il fait un retour à la drave. Il agit à titre de contremaître et son frère Émile continue deux ans après lui jusqu'en 1954, année qui marque la fin de la « drave » sur les cours de la Gatineau et partout au Québec. En 1952, pour Cyprien, c'est la fin des chantiers, la fin des vingt années de sa vie consacrées aux grandes forêts. Il a vécu à la rude école des expériences enrichissantes. Il avait la santé qui rend possible les plus grands défis, il a aimé cette période de sa vie.

Travailleur en construction

Au début des années 50, la construction est en effervescence. Cyprien reprend son coffre de menuisier et, en 1953, il s'adonne à la construction. En 1953, il travaille à l'érection du

***Un 1954-1955J il travaille à la
^onstruction d^un autre couvent à
^Saint-Camille, de neuf classes, celui-
ci, avec résidence pour les
religieuses,***

couvent de Sainte-Euphémie, comme contremaître, ensuite de celui de Saint-Nérée. En 1954-1955, il travaille à la construction d'un autre couvent à Saint-Camille, de neuf classes, celui-ci, avec résidence pour les religieuses. En 1956, il bâtit une école de rang de deux classes à Saint-Fabien, et une autre école de rang, à Ville-Marie, Beaumont.

L'année suivante, il participe toujours, comme contremaître, à la construction du couvent de Beirañont, avec résidence pour les religieuses. À l'été 1958, nouveaux projets à Saint-Damien, six bâtiments de 35' X 100' sur trois étages, pour les soeurs de Notre-Dame-du-Perpétuel-Secours. Ces pavillons remplacent le vieil orphelinat sis au village. Pendant deux étés, le projet prend forme. Le reste du temps, il est contremaître pour Rock Michaud, à l'école « La Source », à Saint-Raphael.

Au cours de deux autres années, en 1962-63, il travaille à la construction de l'École Normale, toujours à Saint-Damien. Cette fois, il y œuvre comme menuisier. En 1965, il a charge, comme contremaître, de la construction du foyer de Saint-Raphael, une résidence pour 59 patients.



Cyprine Lacroix et son frère Émile

Bouchard et Lacroix, entrepreneurs en construction

Sans changer totalement de cap, en 1963, il se procure son permis de « contracteur » Il s'associe avec un bon ami, Raymond Bouchard. Pendant dix-neuf ans, ils travailleront ensemble.

Et puis ensuite commencent les constructions de bureaux de poste. Le premier, à Saint-Raphael, dans leur village. Ils agissent à titre de contractants auprès du ministère des Postes et des Travaux publics. Ils préparent des soumissions et obtiennent ainsi plusieurs contrats. Ils sont entièrement responsables de la construction, de l'embauche du personnel, en passant par l'achat de tous les matériaux et doivent suivre les plans et devis à la virgule, élaborés par les ingénieurs et les architectes.

En 1964, ils soumissionnent et obtiennent la construction du local de la Caisse populaire à Saint-Raphael. C'est ensuite le retour aux bureaux de poste où ils érigent ceux de Tourville, de Saint-Damase, de Saint-Aubert, de Saint-Jean-Port-Joli, suivis de celui de Saint-Roch-des-Aulnaies, puis viennent ceux de Notre-Dame-du-Rosaire, de Lamartine, de Saint-Marcel, de Sainte-Rose-de-Watford et de Sainte-Germaine-Station.

Entre temps, à l'automne, sur un parcours de mille pieds par année, ils participent à la construction d'un mur de soutènement le long du fleuve, de Berthier à Saint-Michel. Dans cette réalisation entre une verge de ciment au pied linéaire. S'ajoutent aussi, ici et là, quelques réparations de divers bureaux de poste et de quelques maisons uni familiales.

Ensuite, pendant 29 mois, il travaille au Centre scientifique provincial, dans le parc Colbert, à Sainte-Foy, où seront situés quatre cents bureaux de chercheurs. La responsabilité de Cyprien consistait à situer les points de portée de l'édifice, à les prendre en note et à transmettre les mesures aux contremaîtres. Durant les derniers six mois, il agissait comme surintendant des travaux aux serres annexées aux bureaux de recherche, là où l'on procède à l'analyse des pesticides, des herbicides destinés au milieu agricole.

En 1981, il a 65 ans. L'heure de la retraite a sonné. Une loi le veut ainsi. Son permis de travail lui est retiré. Il rentre chez lui, fier de ce qu'il a accompli. Un grand rêve demeure cependant inassouvi. Cyprien aurait aimé, s'il avait pu poursuivre ses études, devenir architecte.



Deux réunions de famille Duquet(te)

par Léopold Duquette

Si un jour vous décidez d'organiser une réunion de famille, ce petit exposé vous aidera peut-être. Ma passion pour la généalogie m'a amené à décider d'organiser une première réunion des Duquet(te), le 17 mai 1998, à Saint-Charles-de-Bellechasse. Sans trop savoir tout ce que cela impliquerait, je m'étais dit : « C'est faisable. » Le premier pas a consisté à établir un budget tenant compte d'un minimum de participants, car si les répondants attendus avaient été moindre que prévu, des problèmes financiers auraient pu apparaître.

Avec l'aide de mon épouse Lise et de ma petite cousine Jacqueline Duquet, j'avais prévu un minimum de 100 répondants et, de là, le budget fut établi en tenant compte des dépenses ayant pour objet les timbres-poste, le téléphone, la papeterie, les déplacements, les photocopies et les

Sotre rencontre allait avoir pour thème : « 360[^] anniversaire de mariage de Denis Duquet et Catherine Gauthier, mariés le 13 mai 1638, à Québec. **Il faut se connaître.** »

repas gratuits pour les invités spéciaux ; les autobus, la salle de réception, les costumes d'époque, les pourboires et les diverses autres dépenses. Il ne fallait rien oublier. De cette façon, nous avons fixé le montant que nous devions

demander à chaque participant. Nous étions partis !

Notre rencontre allait avoir pour thème ; « 360[^] anniversaire de mariage de Denis Duquet et Catherine Gauthier, mariés le 13 mai 1638, à Québec. D faut se connaître. » Afin de bien représenter Denis Duquet et Catherine Gauthier pour leur 360[®] anniversaire de mariage, Jacqueline Duquet et moi-même, tous deux de Saint-Charles, devons porter le costume d'époque, et autant que possible, le costume même que Denis Duquet et Catherine Gauthier portaient à la célébration de leurs noces.

Nous sommes 187 !

Les invitations sont faites par courrier et téléphone. Les réponses commencent à entrer. C'est encourageant. Des Duquet(te) de Québec, de l'Ontario et des États-Unis annoncent leur participation et, finalement, nous sommes 187 dont la majorité vient de notre province, le Québec.

Le 17 mai, tel que convenu, nous voilà tous réunis tôt le matin au Jardin de Capri, à Saint-Charles, pour l'inscription, suivie d'un petit déjeuner. S'ajoutent la visite du cimetière de Saint-Charles ainsi que de l'église. Et c'est le retour au Jardin de Capri pour déguster un buffet froid. Tout de suite après ce buffet froid, il fallait monter à bord des autobus pour la tournée de Lévis, de Lauzon où a été célébrée la messe par le curé Clément-Marie Duquet de Charlesbourg, avec ses frères comme servants. Puis ce fut la visite de Beaumont et de Saint-Charles. Ensuite, c'était le retour au Jardin de Capri.

Une bibliothèque généalogique était sur place et c'était étonnant de constater combien était grand l'intérêt des participants pour la généalogie. Dans l'enthousiasme, les participants s'échangeaient des informations de famille. Un souper chaud fut servi, et ensuite, notre conférencier, Marc-Guy Létoumeau, nous a parlé de l'aménagement des cimetières d'autrefois. Une soirée dansante termina les célébrations de cette journée.

Nous venions de récolter les fruits de deux années de préparatifs. Nos cousins et cousines étaient tellement satisfaits de leur journée qu'ils nous demandèrent d'organiser une autre rencontre j'our célébrer le passage de l'an 2000. Après réflexion et compte tenu du succès obtenu au cours de cette première célébration, j'ai décidé de m'attaquer à l'organisation d'une deuxième

célébration prévue pour l'an 2000. Le mot de la fin pour cette première célébration fut donc : « À la prochaine en l'an 2000. »

Me voilà reparti !

Me voilà reparti, mais ce sera un peu plus facile cette fois-ci à cause de l'expérience acquise lors de notre première rencontre. Cette deuxième rencontre s'étendra sur deux jours et aura lieu les 5 et 6 août 2000. On utilisera les mêmes outils et, en plus, la possibilité de rejoindre les gens par Internet facilitera grandement la tâche. Une cousine américaine s'occupera des Duquette des États-Unis et moi, des Duquette du Canada et de France.

Voici les résultats après les deux dernières années de préparatifs.

Cette deuxième rencontre aura pour thème : Réunion DUQ 2000 Réunion.

Il faut être bilingue n'est-ce pas ? Étant natif de Smooth Rock Falls, Ontario, et mes parents du Québec, je communique aussi facilement en anglais qu'en français, ce qui, dans ces occasions, est un atout précieux. Cousine Rosalie Ferris du Massachusetts rejoint nos cousins et cousines



17 mai 1998

Jacqueline Duquel, Pauline Duquette, Léopold Duquette

américains et ça va très bien. Le volet financier doit être dirigé par une seule personne, sinon c'est la foire. Les inscriptions des États-Unis et du Canada devaient être adressées chez moi, étant l'élu et, grâce à l'ordinateur, la tâche a été de beaucoup simplifiée.

En passant, cousine Rosalie est la fille de Jeanne Duquette Kubik. Le mari de Rosalie, Tim Ferris, a participé efficacement au moyen de l'Internet. Il faut des outils pour bien travailler. Enfin, tout cela dit, nous sommes prêts pour cette deuxième

célébration. Les Couettes et Café, les campings, les motels et les gîtes de la rive sud sont remplis. Plus de place sur la rive sud : on se dirige vers le

nord, soit Québec, Sainte-Foy, Saint-Ferréol-des-Neiges, Beauré, etc. Plusieurs de nos cousins et cousines passeront leurs vacances dans notre région et projettent d'y revenir, car Québec est leur souche, au Québec se situent leurs racines.

La veille de la réimion, c'est le rendez-vous chez le cousin Léopold, l'organisateur. Maison pleine et c'est le fim. Après deux ans de préparatifs, il est bon de relaxer sans oublier que le lendemain commencent les activités.

La programmation des 5 et 6 août 2000.

Les activités ont lieu à l'aréna de Saint-Charles, sur la glace (fondue naturellement) et l'aréna est décoré par les employés. C'est féerique comme décor. Je voudrais remercier Denis Dion, directeur, d'avoir mis à notre disposition locaux et personnel. C'était impeccable. Quel bon

choix nous avons fait! Un ordinateur branché sur Internet était en place pour diffuser des photos sur le réseau Internet, à toutes les 30 secondes, afin que ceux qui n'avaient pu venir à la réunion puissent voir ce qui se passait durant les deux jours

Le samedi 5 août 2000

Les inscriptions se font tôt le matin et les résultats dépassent nos espérances.

Province de Québec	144
États-Unis	130
Ontario	11
France	4
Manitoba	2

291 inscriptions totales

Il est bon de noter ici qu'il est très important d'avoir une personne désignée d'avance pour s'occuper des inscriptions à l'entrée. Pour les 5 et 6 août 2000, c'était mon épouse, Lise, secondée de mes trois filles qui ont fait un excellent travail.

Nous avons l'honneur d'accueillir deux couples venus de France, Yolande Duquet et son époux Philippe Portillo et Jean Duquet et son épouse Rose-Noëlle Trouillot. Yolande et Jean sont deux généalogistes qui cherchent à découvrir pour nous l'origine de notre ancêtre Denis Duquet.

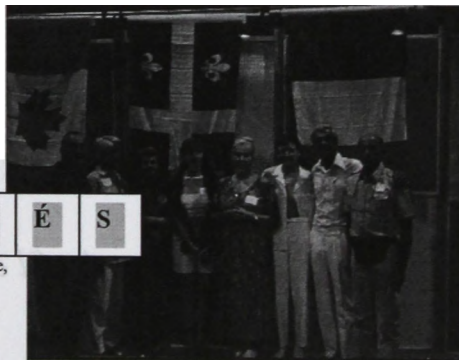
À 10 h , café et beignes sont servis. Période libre pour les inscrits jusqu'à 17 h 30 et, à cette heure, c'est rendez-vous pour un souper chaud, suivi de discours, de présentations et d'une soirée dansante avec l'orchestre du 250^e de Saint-Charles, sous la direction d'Ivon Bissonnette. Musique d'antan naturellement, que personne n'oubliera. Yolande et Jean nous apprennent qu'ils ont découvert en France des documents identifiant un Jehan Duquet, libraire en 1456, dans la ville d'Amiens, France. Quelle découverte !

Le dimanche 6 août 2000

Déjeuner typique québécois à 8 h 30. À 10 h, départ des cinq autobus remplis et avec guides pour visiter la terrasse de Lévis d'où la vue sur Québec est fantastique : la maison Duquet à Lauzon, l'église de Lauzon, l'église de Beaumont ainsi que le cimetière, l'église de Saint-Michel et le cimetière et finalement le retour à Saint-Charles pour déguster un buffet froid durant lequel il y eut tirage et encaissement de différents articles apportés par les participants. Une période consacrée à la généalogie marqua la fin de notre rencontre. Les adieux vers 18 h .

En terminant, mentionnons qu'aussitôt que nous aurons découvert le lieu précis de l'origine de Denis Duquet(te), notre ancêtre, nous annoncerons une prochaine réunion qui se tiendra sans doute en France, sous la responsabilité de Yolande et Jean Duquet.

Bonne chance à ceux qui organiseront une réunion de famille, c'est vraiment plaisant et, si je peux vous aider, n'hésitez pas à me contacter au 418-887-3004.



M	O	T	S	août 2000	C	O	D	É	S
Duquet									
Ginette Daigneault (également de Preissac), Pauline Duquette, Yolande Duquet-Portillo (France), Lise Duquette, Noëlle Trouillot-Duquet (France), Léopold Duquette, Jean Duquet (France).									
Absent : Philippe Portillo-Duquet (France).									

Nouveaux membres t t t t t

533 Annette Labbé (Saint-Charles) individuel
 534 Jean-Paul Morel de la Durantaye (Sainte-Thérèse) individuel
 535 Gilbert Bruneau (Saint-Malachie) individuel
 Municipalité de Saint-Camille
 536 Jean-Marc Mercier (Saint-Charles) individuel
 537 R. N. Piper (Saint-Michel) individuel
 538 Caisse populaire Desjardins des Monts-de-Bellechasse
 539 Maurice Morissette (Saint-Léon-de-Standon) individuel
 540 Ghyslaine Côté-Bélanger (Saint-Nazaire) individuel
 541 Jean-Guy Bolduc (La Durantaye) individuel
 542 Nicole Guillemette (Lévis) individuel 0318
 543 Benoît Bélanger (Buckland) individuel
 544 Claude Arbour (Saint-Raphael) individuel
 545 Rémy Duchesneau (Saint-Michel) individuel
 546 Irenée Vermette (Trois-Rivières)
 547 Bertrand Fillion (Saint-Nazaire) individuel
 548 Irenée Morin et Marjolaine Morin (Saint-Malachie) membre catégorie famille
 Municipalité de Saint-Nazaire

Don\$

072 5\$ Thérèse Chamberland
 313 5\$ Abbé Marcel Dion
 292 15\$ Simon Roy
 282 5\$ Aline Bernier
 320 5\$ Lorraine S. Bernard
 429 10\$ Françoise Langlois
 053 5\$ Yolande Tanguay
 349 10\$ Pierrette Labbé
 212 5\$ Marcel Paré
 276 65\$ Meubles Idéal Ltée
 176 15\$ Mariette Picard-Morin
 189 5\$ Réal Gourgues
 134 5\$ Gisèle Isabelle
 043 35 \$ Jeannine Émond-Cadrin
 162 5\$ Charles-Henri Bélanger
 016 100\$ Femand Breton
 136 5\$ Robert Patry
 209 5\$ Emilien Picard
 402 10\$ Jeannine Shannon
 323 5\$ Françoise Chabot-Quigley
 149 10\$ Raymond J. Corriveau
 472 5\$ François Morin
 068 10\$ Benoît Asselin
 371 5\$ Denis Bolduc
 010 30\$ Gilles Sheedy
 219 5\$ Diane Bonhomme
 070 5\$ Raynald Blouin

Saint-Camille 1902-2002

*Cette année, Saint-Camille renoue avec un riche patrimoine historique
et des traditions qui défient le temps.*



En 2002, tous les chemins mènent à Saint-Camille.